

UNION DES MÉDECINS ARMÉNIENS DE PARIS

# CENTENAIRE de PASTEUR

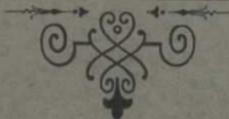


Fête organisée par l'Union des Médecins Arméniens

**LE 23 MAI 1923**

Sous la présidence

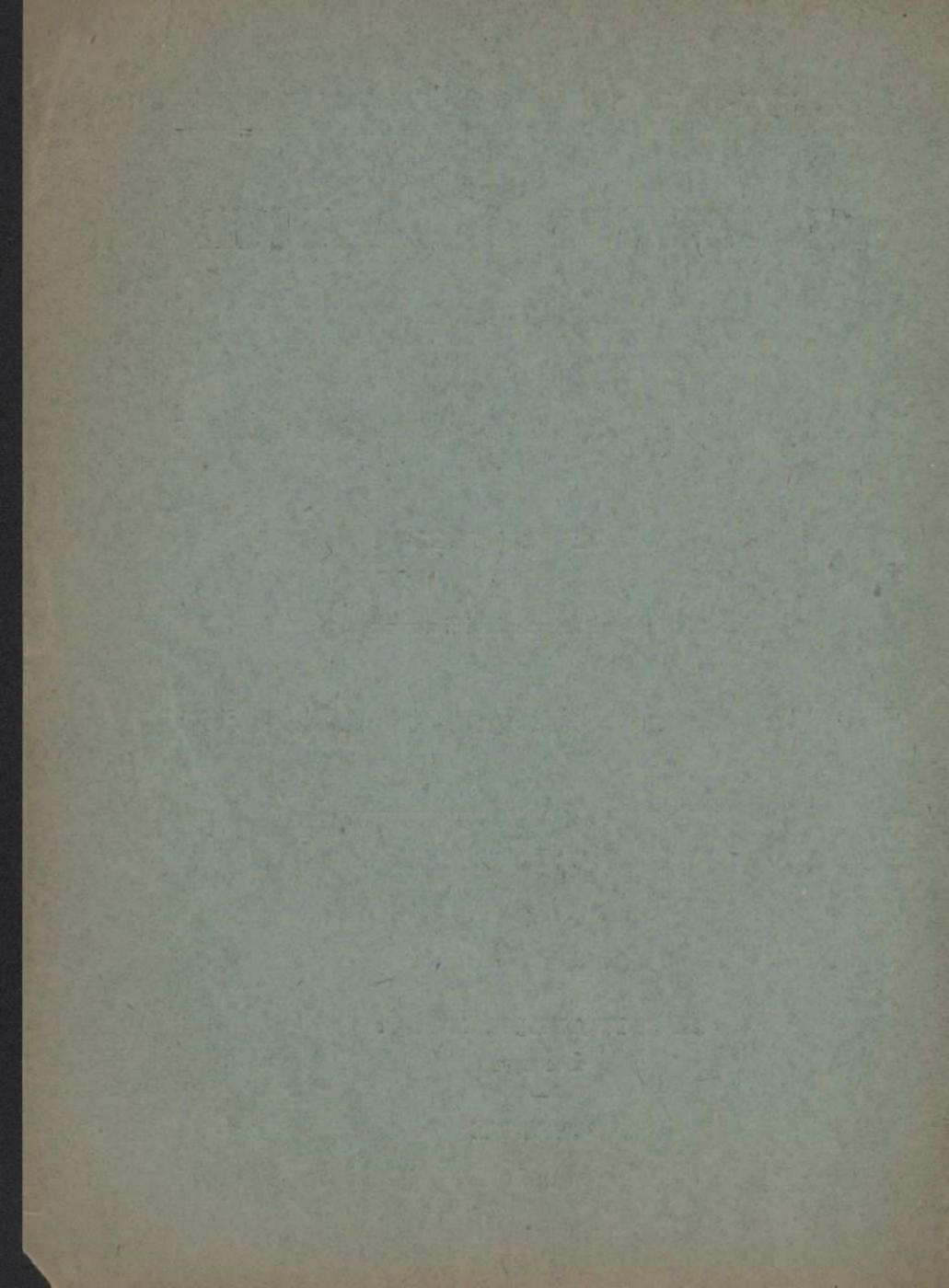
**de Monsieur le Professeur ACHARD**



**H. TURABIAN, Éditeur**

**1924**

**PARIS**



UNION DES MÉDECINS ARMÉNIENS DE PARIS

---

---

# CENTENAIRE de PASTEUR



Fête organisée par l'Union des Médecins Arméniens

LE 23 MAI 1923

Sous la présidence

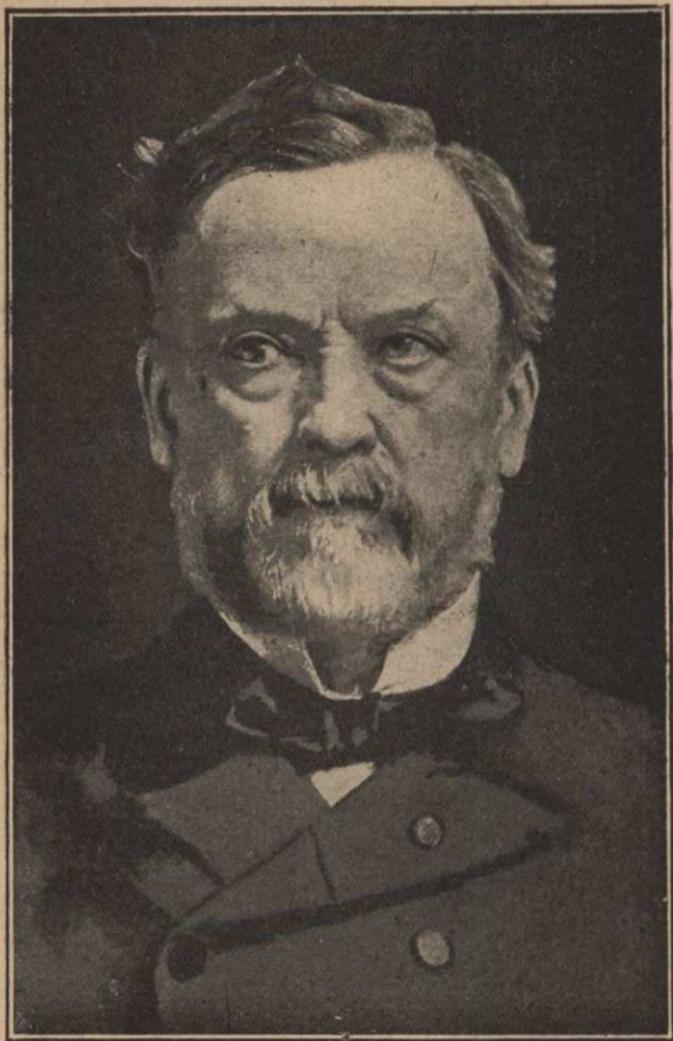
de Monsieur le Professeur ACHARD



H. TURABIAN, Éditeur

1924

—  
PARIS



PASTEUR

## PREFACE

### Compte rendu de l'Union des Médecins Arméniens de Paris

Au lendemain de la grande guerre, quelques médecins arméniens, établis à Paris, conçurent l'idée de se rassembler en une Société Amicale et Scientifique, sous le nom de *l'Union des Médecins Arméniens de Paris*.

Après quelques réunions préliminaires consultatives en octobre 1919, l'Union des Médecins, Pharmaciens, Dentistes, Vétérinaires Arméniens établis en France ou y habitant provisoirement, a été fondée définitivement.

L'Union a spécialement pour but :

De créer des liens d'amitié entre tous les membres ;

De prier les membres de faire, à tour de rôle, une conférence sur un sujet de leur choix à chaque réunion mensuelle ;

D'entrer en relations avec les Sociétés médicales françaises pour servir d'intermédiaire entre celles-ci et les Sociétés médicales de l'Arménie.

L'Union des Médecins Arméniens a été reconnue officiellement par le Gouvernement français.

Tous les journaux de médecine ont annoncé sa création et ont souhaité la bienvenue à cette nouvelle Société.

Le plus grand nombre de Confrères arméniens

de France s'empressèrent de répondre à l'appel de l'Union et y adhérèrent, soit en assistant régulièrement aux réunions préliminaires et aux séances soit en envoyant leur adhésion par écrit, l'éloignement de la localité où ils exercent les empêchant d'assister personnellement aux séances. C'est ainsi que dans le cours des années 1920-1923, l'Union compta 30 membres.

L'Union a cherché à créer des relations suivies avec les Unions Médicales et les Croix-Rouges Arméniennes existantes en Arménie et dans les diverses Colonies arméniennes. Il nous fut plus particulièrement possible de nouer des relations confraternelles avec les Unions des Médecins, Pharmaciens et Dentistes arméniens de Constantinople, qui nous firent l'honneur de désigner trois membres de notre Union — le Docteur Cololian, M. Basmadjian et le Docteur Terzian — pour les représenter au II<sup>e</sup> Congrès de l'Histoire de la Médecine tenu, en juillet 1922, à Paris. Il est à peine nécessaire d'ajouter que nos collègues remplirent cette mission avec une compétence remarquable.

Il faut mentionner ici un autre fait qui, par sa haute importance, fait honneur à notre Union. A l'occasion du centenaire de l'Académie de Médecine de France, le gouvernement Arménien, n'ayant pu avoir son représentant officiel aux côtés des délégués des autres nations réunies à Paris, notre Union fit les démarches nécessaires pour que le Corps médical arménien fût également inscrit

dans le Livre d'Or qui a été publié à l'occasion de ce centenaire. Aujourd'hui, le Livre d'Or a paru et a mentionné les lettres d'admiration des Médecins arméniens à la Science française.

Sur le terrain scientifique, les membres de l'Union n'ont pas cessé d'apporter, à chaque séance mensuelle, des études personnelles, des communications originales, des monographies basées sur des observations ou des questions historiques touchant l'histoire de la Médecine arménienne.

Nous extrayons de nos archives les études et les communications les plus importantes autour desquelles on a eu des discussions scientifiques :

D<sup>r</sup> BEUREKDJIAN. — *La peste pulmonaire en Chine.*

— *Gland vasculaires sanguins et phénomènes psychiques.* Travail publié par l'auteur.

D<sup>r</sup> ALYANAKIAN. — *Les Causes déterminantes de la Kératite interstitielle.* (Thèse de Doctorat, Faculté de Médecine de Paris, 1920.)

D<sup>r</sup> YALDIZDJIAN. — *L'Azotémie dans les lésions des voies urinaires. — L'hypertension artérielle ; pathogénie et traitement.*

D<sup>r</sup> COLOLIAN. — *Traitement de l'épilepsie depuis l'antiquité à nos jours.*

D<sup>r</sup> KRIKORIAN. — *La question du mariage des syphilitiques. — Le traitement du mal de mer par le sulfate d'atropine.*

D<sup>r</sup> SAHAKIAN. — *La pellagre ; pathogénie et traitement.*

- D<sup>r</sup> MAHAR. — *Le traitement des tuberculoses externes par la radiothérapie.*
- D<sup>r</sup> KIRIKDJIAN. — *L'intoxication gravidique ; pathogénie.*
- D<sup>r</sup> KOERGOYAN. — *Un cas de rétinite albuminurique pendant la grossesse.*
- D<sup>r</sup> ALLAVERDI FILS. — *Chancre du cornet inférieur. — Abscès traumatique de la cloison nasale.*
- D<sup>r</sup> ZAKARIAN. — *Un cas de néoplasme de l'œsophage.*
- D<sup>r</sup> H. MEKRDITCHIAN. — *Un cas de tumeur sacrococcygienne traité par le radium.*
- D<sup>r</sup> COLOLIAN. — *La grippe. — Un cas de rétention d'urine chez un diabétique. — Le traitement de la syphilis par le bismuth.*
- D<sup>r</sup> ALLAVERDI FILS. — *Un cas de vertige laryngé.*
- D<sup>r</sup> ARAMIAN. — *Aramdiphthérie (nouveau traitement de la diphtérie).*
- D<sup>r</sup> BASMADJIAN. — *Amirdavlat. — Mikael Resden Patkanian. — A propos de la momie d'une princesse arménienne.*
- D<sup>r</sup> KOERGOYAN. — *Absence de vagin chez deux femmes.*
- D<sup>r</sup> ARTIN. — *Un cas de sarcôme de thorax.*
- D<sup>r</sup> MAHAR. — *Examen radiologique de l'estomac.*
- D<sup>r</sup> DÉMIRDJIAN. — *Etude sur le fibrome.*
- D<sup>r</sup> DAMLAMAYIAN. — *L'état sanitaire de l'Arménie.*
- D<sup>r</sup> KRİKORIAN. — *Taitement du tatouage par la*

*neige carbonique* (deux communications).

L'Union des Médecins arméniens vit donc depuis trois ans officiellement et prend part aux progrès scientifiques.

Lors des grandes fêtes de Pasteur, nous avons cru manquer à tous nos devoirs si nous ne prenions part aux fêtes organisées et à la grande manifestation de l'humanité envers son plus grand bienfaiteur, envers Pasteur.

Les Maîtres de la Science française ont bien voulu nous honorer de leur présidence et de leur présence.

Nous n'avons pas voulu laisser dans l'oubli la solennelle séance du 23 mai 1923 où les Médecins arméniens de tous les pays, ainsi que la nation arménienne tout entière, apportaient leur humble hommage à la grande France, à la Science Française et à l'immortel Pasteur.

Le compte rendu que nous publions aujourd'hui est le résumé de cette manifestation des Arméniens envers la France.



**DISCOURS DE M. LE DOCTEUR COLOLIAN**  
**Président de l'Union des Médecins Arméniens**

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'Union des Médecins Arméniens de Paris s'est fait un devoir de vous convoquer ce soir, au nom de tous ses membres, afin d'apporter sa modeste feuille à la couronne de laurier dont la France et, avec elle, l'humanité tout entière a auréolé le front d'un de ses enfants les plus illustres, j'ai nommé Pasteur.

Nous remercions nos Maîtres ici présents, M. le Professeur Achard, qui préside cette soirée ; MM. les Professeurs Louis Martin et Gilbert et le Docteur Marcel Briand qui ont bien voulu assister à cette réunion.

Nous avons expressément tenu à mêler devant vous nos voix, au cœur de reconnaissance et d'admiration qui célébra partout la gloire si pure de Pasteur.

Voici plus d'un siècle déjà que nous, Arméniens, fidèles à nos traditions qui nous poussèrent toujours à aller chercher en Occident les lumières de l'esprit, nous venons communier à Paris aux temples de la science et des arts, pour aller ensuite porter à l'Orient les connaissances que nous avons acquises chez vous.

Ainsi, Paris, continuant la grande lignée des villes

spirituelles, des villes élues, a remplacé pour nous Athènes, Rome, Byzance et Alexandrie.

Voici plus d'un siècle que nos étudiants, par centaines, accourent du Proche-Orient, à la Faculté des Sciences, aux Ecoles de Médecine, de Pharmacie, de Paris et de la province, pour s'assimiler la culture française, s'initier à la haute tenue de l'esprit français et pouvoir ensuite en répandre les bienfaits en Orient.

Quelques-uns d'entre nous, séduits par les grâces du noble peuple français, se fixent dans cette douce France qui, pour tout Arménien, est une seconde Patrie, et s'efforcent d'apporter leur modeste contribution à l'œuvre de la science française.

Nous pouvons donc dire hautement que nous avons été et que nous sommes non seulement les disciples enthousiastes de la pensée française, mais les bons armuriers de son rayonnement, ses porte-paroles dans tout l'Orient. Nous pouvons constater avec fierté que, de toutes les races orientales, la race arménienne est celle qui a fourni le plus grand nombre de savants, de médecins, de chimistes, de pharmaciens, qui, après avoir étudié dans les Facultés françaises, ont, à leur tour, enseigné la science dans les Facultés d'Orient.

Nous sommes fiers du rôle qui a été de tout temps le nôtre, fiers, Messieurs, d'avoir servi d'agents de liaison entre vous et cet Orient tumultueux, toujours bouleversé, mais si fécond.

Voilà nos titres, les titres de l'Union des Médecins Arméniens pour apporter aujourd'hui, à son tour, au plus grand des Savants, à Pasteur, qui symbolise à

lui seul toute la science, à nos Maîtres les Savants français, l'hommage de gratitude et de vénération de nos esprits et de nos cœurs !

Par delà les monts et les mers, tous nos compatriotes qui ont joui des bienfaisantes découvertes de Pasteur, se joignent ce soir à nous, pour célébrer son génie, soleil spirituel dont la lumière féconde s'est répandue sur toute l'humanité.

Ils crient avec nous : « Vive Pasteur ! Vive la Radieuse et Bienfaisante Pensée Française ! »



### DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR ACHARD

Secrétaire de l'Académie de Médecine, qui a présidé  
la séance

MESDAMES,

MESSIEURS,

Lorsque le Président de l'Union des Médecins Arméniens, mon ami très distingué, le D<sup>r</sup> Cololian, vint me demander de présider cette réunion, j'ai accepté non seulement sans hésitation, mais encore avec joie. Sans parler de l'honneur que vous faites à ma modeste personne, vous me procurez le grand plaisir de vous exprimer les sentiments d'affection que nous avons tous en France pour les Arméniens.

La France a bien des raisons d'aimer l'Arménie.

D'abord, ne savons-nous pas par la légende biblique que, lorsque la puissance divine, peu satisfaite de

sa dernière création, se fût résolue à infliger au genre humain la plus sévère des épreuves de sélection sous la forme de l'inondation diluvienne, c'est en pleine Arménie, sur le mont Ararat, qu'elle arrêta la navigation forcée de la famille élue pour la régénération de l'humanité ? Peut-on manquer, sans ingratitude, de reconnaissance et de respect à la terre ancestrale de nos lointains parents ?

Et puis, sans remonter au déluge, nous trouvons des raisons plus prochaines de vous aimer : dans un passé plus récent et même dans le présent, vous avez beaucoup souffert, et la France est toujours accueillante au malheur.

Aux prises avec de puissants voisins, vous avez dû lutter et endurer de cruelles douleurs. Beaucoup d'entre vous vivent dispersés en des pays lointains et divers, mais n'en gardent pas moins au cœur la fidélité à la patrie opprimée. Sans doute songeait-il à vous, notre grand Renan, dont on vient, à l'occasion du centenaire, de rappeler quelques-unes des plus profondes pensées, quand il cherchait à définir ce qui constitue vraiment une nation. « Ce n'est, disait-il, ni la géographie, ni la langue. » Certes, ce n'est pas la géographie qui fait votre nation. Même sur votre sol paternel, vos limites sont imprécises ; vos frères sont mêlés à d'autres peuples, souvent vos ennemis, et nombre d'entre vous vivent éloignés de votre patrie, réfugiés dans une patrie d'adoption. Ce n'est pas non plus la langue : vous êtes volontiers polyglottes et vous parlez

si bien le français que je me demande si vous parlez mieux l'arménien.

Ce qui, selon Renan, fait vraiment la nation, c'est le fonds commun d'idées et de sentiments ; ce sont les croyances et les traditions communes ; c'est une longue suite de peines et de joies partagées ; c'est la même façon de penser, de sentir et d'agir, qui fait vibrer à l'unisson toute une foule en la soulevant dans le même élan.

Mais vous n'êtes pas seulement une nation ; vous avez aussi ce qui fait une grande nation : une élite intellectuelle et une haute tenue morale. Ni l'étendue des territoires, ni le nombre des habitants, ni l'activité commerciale, ni la richesse matérielle ne font les nations vraiment grandes au regard de l'histoire et de l'humanité. Sans élite intellectuelle et sans noble idéal, point de grande nation. Seules, les grandes pensées et les grandes vertus trouvent grâce devant le jugement de l'histoire et retiennent l'estime de l'humanité.

Cette élite et cet idéal, vous les cultivez dans tous les domaines et, dans celui de la médecine, vous entretenez avec nos Facultés françaises des relations suivies. L'un des vôtres et des plus distingués, le D<sup>r</sup> Torkomian, dans une intéressante étude, a rassemblé les noms de 129 médecins arméniens reçus docteurs à Paris, et il a rappelé qu'il y a près de cent ans déjà, quelques années après la découverte de l'auscultation par Laënnec, un Arménien, le D<sup>r</sup> Paul-Chachian, se rendit ici pour apprendre la nouvelle méthode et la répandre à Constantinople.

Aujourd'hui, en fêtant une de nos plus pures gloires françaises, vous nous donnez une preuve nouvelle, et des plus touchantes, de votre affection pour notre pays, en même temps que vous témoignez quel prix vous attachez à honorer un des plus grands bienfaiteurs du genre humain.

Et maintenant, je termine par un souhait :

Le grand bouleversement qui vient de s'accomplir dans la vie de tous les peuples nous permet, au milieu de trop de tristesses, une espérance. Il faut que la paix règne parmi les hommes. Il faut que les peuples libres apprennent le respect de la liberté d'autrui. Il faut que les violents se soumettent aux règles du Droit et que ceux qui ont fait le mal le réparent. Il faut que tous travaillent, dans l'ordre et dans la justice, au bien de l'humanité. Pour cette œuvre de paix, dont chaque citoyen a le devoir de prendre sa part, le médecin peut beaucoup. Sa place, de jour en jour plus importante dans la société moderne, lui vaut une autorité qu'il tient de sa culture et du bien qu'il peut faire. Pasteur nous a donné le pouvoir de faire beaucoup de bien. Soyons-lui reconnaissants d'avoir grandement ennobli notre profession et travaillons à faire dans tous les domaines, pour la santé physique et pour la santé morale de tous les peuples, le plus de bien que nous pourrons.

**DISCOURS DE M. LE DOCTEUR TORKOMIAN**  
ancien Président de l'Union des Médecins Arméniens  
de Constantinople

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom de l'Union des Médecins Arméniens de Constantinople, j'ai le pieux devoir d'apporter dans cette belle cérémonie, organisée par l'Union Médicale Arménienne de Paris, le témoignage de mon profond respect et de ma vive admiration pour la mémoire de l'immortel Pasteur, dont on a dit qu'il a été non seulement un grand Français, mais encore un grand homme.

Un grand homme, il l'est dans toute l'acception du terme, ce savant vénéré indistinctement chez toutes les nations, dont la géniale découverte microbienne a permis de guérir tant de maladies réputées incurables.

La pensée du médecin demeure éblouie par la manifestation quasi-divine de ce cerveau, où s'incarnèrent les idées et doctrines qui ont complètement révolutionné l'art médical ; il n'en fallait pas tant pour que la mémoire de l'auteur de ces travaux immenses devînt l'objet du culte et de la vénération de toute l'humanité.

Je n'ai certes point la prétention de retracer ici l'œuvre accomplie par Pasteur, après que tant de maîtres éminents l'ont fait l'année dernière si éloquemment ; je ne veux pourtant pas passer sous silence un petit

épisode de sa vie, dont j'ai eu l'occasion d'être un des humbles témoins oculaires ; il est si instructif.

Pasteur avait déjà commencé à présenter à l'Académie de Médecine les résultats de ses recherches et de ses longues expériences ; nous savons que, dès le premier instant, sa théorie microbienne fut l'objet des plus violentes critiques, je dirai même des plus amères railleries ; Pasteur, en véritable savant, sûr de ses observations et expérimentations, supportant stoïquement ces attaques, avait lutté sans relâche contre ses adversaires ; la grande partie de ceux-ci avait été conquise par lui, tandis que quelques-uns s'obstinaient dans leur incrédulité.

C'est à cette époque-là qu'étant encore étudiant à Paris, je me rendis un mardi rue des Saints-Pères, pour assister aux débats qui s'y déroulaient de plus en plus vifs, et dont les journaux de médecine ne donnaient qu'un compte rendu très succinct.

Ce fut précisément le jour où Pasteur, ayant par son éloquente argumentation réduit au silence ses interlocuteurs, s'était vu provoquer en duel par l'un de ceux-ci ; je vois encore l'instant où, gardant sa sérénité, malgré son apparence malade, il s'empressait de relever le gant que lui avait lancé le vieux Jules Guérin ; l'incident en resta là, heureusement, mais Pasteur, abrité derrière son travail opiniâtre et ses recherches consciencieuses de la vérité, parvint, tout en n'étant pas médecin, à modifier et bouleverser la médecine dans toutes ses branches.

Et que d'enseignements à tirer de cet épisode ; à

l'occasion du centenaire de la naissance de Pasteur, nous, médecins arméniens, qui nous honorons d'être des élèves des Maîtres de France, ne saurions mieux nous associer à l'apothéose du grand savant français qu'en suivant le sillon qu'il nous a tracé, qu'en nous efforçant de marcher avec dévouement de progrès en progrès, fidèle à sa belle devise, qui était : « *Laboremus.* »

Pasteur triompha en opposant aux paroles des actes féconds, dont se glorifie la médecine d'aujourd'hui ; et combien l'exemple de sa vie justifie ces paroles de Berlioz, qui disait : « *Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette, c'est le commencement d'un piédestal.* »

Honneur à Pasteur.

Honneur au grand bienfaiteur de l'humanité.

Vive la Science Française !



**DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR LOUIS MARTIN**  
de l'Institut Pasteur

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous avez eu l'aimable pensée de m'inviter à vos fêtes données à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Pasteur, j'en ai été très touché.

Je désire remercier tout particulièrement les organisateurs de cette soirée et surtout mon ami Manouélian, qui a été leur persuasif délégué.

J'avoue que j'étais venu avec l'idée très nette que, pour les discours, Manouélian représentait l'Institut

Pasteur et il ne m'était pas un instant venu à l'esprit que je devrais prendre la parole, persuadé qu'il saurait à lui seul et vous charmer et vous instruire.

Puisque notre cher Président, M. Achard, a bien voulu me donner quand même la parole, j'en profiterai pour rappeler que toujours l'Institut Pasteur a été heureux d'accueillir des travailleurs arméniens dans ses laboratoires, certains y ont séjourné plusieurs années ; je rappellerai le souvenir d'Elmassian, qui nous quitta pour aller en Amérique du Sud découvrir le trypanome du mal de Cadere.

Je dirai aussi que vous avez toujours eu dans les disciples de Pasteur des amis fidèles et dévoués.

Plusieurs Arméniens ont été les élèves, les collaborateurs de M. Maurice Nicolle. Il aurait été bien heureux d'être des vôtres aujourd'hui et il aurait dû être à ma place, si la maladie ne l'avait retenu loin de nous.

Enfin, nous avons dans le Conseil de l'Institut Pasteur, comme Trésorier, notre grand défenseur, celui qui, dans les Chambres Françaises, enlevait tous les suffrages et vous attirait toutes les sympathies quand il exposait vos souffrances : Denys Cochin.

Vous comprenez, dès lors, pourquoi j'ai été très heureux d'accepter votre si cordiale invitation.

En entendant les orateurs qui m'ont précédé, j'ai compris pourquoi les Arméniens ont pour Pasteur une ardente vénération et lui gardent une profonde reconnaissance.

Vous êtes des sériciculteurs, et vous avez plus particulièrement profité de ses découvertes.

Comme vous avez eu raison de rappeler les travaux de Pasteur sur les vers à soie, car ce sont ses études sur la pebrine et la flacherie qui ont sauvé la sériciculture et, surtout, ce sont ces études qui ont orienté Pasteur vers la Biologie et la Médecine.

C'est en étudiant les maladies des vers à soie que Pasteur, pour la première fois, s'est trouvé aux prises avec la contagion, avec l'hérédité des maladies, avec les associations morbides.

Son génie trouva le remède et ouvrit tout le chapitre de la prophylaxie des maladies infectieuses.

Il recommanda et pratiqua l'isolement des vers, pratique qui devait nous conduire, bien plus tard, en médecine humaine, à l'isolement individuel des malades atteints de maladies contagieuses.

Nous pourrions revoir ensemble d'autres découvertes de Pasteur, mais je tiens à me limiter, car vous devez attendre impatiemment l'exposé de notre camarade Manouélian.

Au nom de tous les Pastoriens, laissez-moi vous remercier, en terminant, d'avoir voulu tout spécialement fêter le grand Français qui, par ses travaux, a mérité la reconnaissance de tous les peuples.

Vous savez tous que Pasteur était un grand patriote et qu'il a toujours soutenu les nations qui, fidèles à leur idéal, savaient tout sacrifier pour défendre leur Famille, leur Foi, leur Patrie.

Que les idées de Pasteur fassent régner la bonté sur le monde et qu'arrive enfin, et pour vous et pour nous, la Paix féconde.

DISCOURS DE M. MANOUELIAN  
de l'Institut Pasteur

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Demain, les délégués de tous les peuples civilisés viendront apporter l'hommage de leur admiration et de leur reconnaissance à Celui dont le génie a comblé l'humanité de bienfaits.

La Société des Médecins Arméniens de Paris s'honore en célébrant à son tour l'anniversaire de Pasteur.

L'œuvre de Pasteur, vous la connaissez ; elle est considérable. Il faudrait des heures entières pour l'exposer même brièvement. Son gendre, M. Vallery-Radot, ses élèves, notamment M. Roux, l'ont fait avec un rare bonheur. Permettez-moi de vous rappeler comment Pasteur, qui n'était pas médecin, fut amené à révolutionner la médecine ; comment, à l'aide de puissantes méthodes de recherches, il a pu étudier et prévenir une maladie fatalement mortelle : la rage.

L'année 1856 devrait être inscrite en lettres d'or dans les Annales de l'histoire de la médecine.

Un fait n'ayant aucun rapport avec la médecine s'était passé. A cette époque, Pasteur était professeur de chimie et doyen à la Faculté des Sciences de Lille, région où l'on produit en grand l'alcool de betterave. Les distillateurs étaient désolés ; la plupart de leurs

cuves étaient malades. Un industriel, M. Bigo, vint lui demander conseil. Pasteur examine au microscope le jus des cuves. Dans les bonnes fermentations, il constate les formes ovalaires de la levure. Dans les cuves altérées, il trouve, à côté de ces formes, des corpuscules beaucoup plus petits ayant l'aspect de bâtonnets courts. Le nombre de ces derniers était plus ou moins considérable, suivant que les fermentations étaient plus ou moins mauvaises. Pour obtenir une fermentation saine, il fallait donc réaliser les conditions propices au développement des formes ovalaires et néfastes à la production des bâtonnets. Poursuivant ses recherches, il montre que ces deux sortes de formations microscopiques sont des êtres vivants, des microbes et que les fermentations sont dues à la pullulation de ces microbes. Les corpuscules de levure, en se développant dans le jus de betterave, décomposent le sucre en alcool et en acide carbonique. C'était la fermentation saine : la fermentation alcoolique. Les bâtonnets transforment le sucre en acide lactique. C'était la mauvaise fermentation : la fermentation lactique.

Comme le dit M. Roux, « ces travaux contiennent toute la doctrine microbienne, qui a éclairci le mystère des fermentations et des maladies infectieuses. Ils marquent le début d'une des plus profondes révolutions scientifiques qui aient été accomplies ».

En effet, Pasteur allait réaliser la prédiction du physicien anglais Robert Boyle qui, deux siècles avant lui, avait émis cette assertion prophétique : celui qui pour-

rait sonder jusqu'au fond la nature des ferments et des fermentations serait sans doute plus capable qu'un autre d'expliquer certains phénomènes morbides.

Après avoir démontré que chaque fermentation est due au développement d'un microbe particulier, Pasteur s'attaquait à l'étude des maladies infectieuses. Il prouvait que le virus d'une maladie virulente est un microbe spécifique ; le virus, comme le ferment, était donc un être vivant. Et, de même que le développement d'un microbe-ferment provoque la fermentation, de même le développement d'un microbe-virus dans un organisme détermine la maladie. Les maladies infectieuses sont dues à des êtres vivants. Et, pas plus que la fermentation, la maladie virulente n'est spontanée, le virus vient du dehors, la contagion peut donc être évitée.

Dès 1865, un chirurgien anglais, Lister, inspiré par les expériences de Pasteur, instituait l'antisepsie, qui a sauvé un nombre incalculable de vies humaines.

Mais ce n'est pas tout. Pasteur a pu transformer le microbe-virus, agent de mort, en microbe-vaccin, agent de guérison.

Pasteur, hanté par le terrible problème de la rage, en entreprit l'étude avec l'aide de M. Roux. La rage était une des maladies les plus redoutables et les plus mystérieuses qui soient. Résoudre ce problème difficile serait un bienfait pour l'humanité et un triomphe pour ses doctrines.

Comme vous le savez, la rage est une maladie ner-

veuse, qui n'est jamais spontanée, mais toujours transmise par la morsure des animaux enragés.

Entre la morsure et le début de la maladie, il existe une période de 20 à 60 jours où le sujet n'éprouve aucun trouble : c'est le temps d'incubation.

Chez le chien, la rage se déclare par de la fièvre ; l'animal est triste, taciturne, mais bientôt il se montre agité, sa voix devient rauque, la déglutition pénible. A ce moment, l'animal présente une vive excitation ; la vue d'un chien provoque un accès de fureur, il se jette sur lui et le mord. Bientôt, la paralysie commence, l'animal reste couché, une bave abondante s'écoule de sa bouche et il meurt par asphyxie deux ou trois jours après le début de la maladie.

On n'observe à aucun moment de l'hydrophobie ; ce symptôme appartient seulement à la rage humaine.

A côté de la cette forme furieuse, il existe la rage paralytique, où l'on n'observe aucun phénomène d'excitation. La paralysie survient après les symptômes du début. Le chien ne mord pas, mais les personnes ignorantes du danger, caressant l'animal, peuvent se contaminer, car il est établi que la bave, mise en contact d'une simple écorchure de la peau, peut donner la rage.

On pourrait remplir des volumes avec les médications proposées contre la rage : innombrables recettes d'omelettes, de tisanes, de poudres ; les frictions mercurielles, le venin de vipère, etc. Le remède des yeux d'écrevisses, composé de myrrhe, de gentiane et de Bol d'Arménie était resté aussi impuissant que les

autres. Le seul traitement préventif de la rage était la cautérisation immédiate et profonde des plaies souillées de bave. Dioscoride l'avait conseillée 2.000 ans plus tôt.

Pasteur et Roux ont vainement cherché le microbe de la rage et, aujourd'hui encore, il nous est inconnu. Toutes les recherches pour le mettre en évidence et pour le cultiver en dehors de l'organisme ont échoué jusqu'ici. Le génie de Pasteur allait surmonter toutes les difficultés.

La rage se transmet par la morsure d'un animal enragé, parce que le virus existe dans la bave; elle est inoculable aux animaux. On pouvait donc expérimenter.

Mais les inoculations faites avec la bave ne donnent pas sûrement la maladie et, si elles réussissent, il faut une incubation longue, parfois de quelques mois. Pasteur cherche à donner la rage constamment et, pour cela il fallait renoncer à la bave qui, en même temps que le virus rabique, contient des microbes pouvant gêner ou même empêcher son action. Mais où trouver le virus à l'état pur? Si la rage est une maladie du système nerveux, le virus est peut-être localisé dans les centres nerveux. L'hypothèse était exacte. L'inoculation d'une parcelle d'encéphale ou de moelle épinière déterminait la rage plus sûrement que la bave; mais elle n'était pas un procédé absolument fidèle et l'incubation était souvent longue.

Pasteur se demande si l'on n'arriverait pas à réduire ce temps d'incubation et à donner la maladie à coup

sûr en déposant le virus dans le cerveau. Pour cela, il fallait trépaner un chien et faire l'inoculation sous la dure-mère. L'expérience a réussi.

Le premier chien trépané fut atteint de rage en 14 jours ; d'autres inoculations donnèrent le même résultat. Puis, on a pu transmettre la rage au lapin, par trépanation et, après des passages de lapin à lapin, la période d'incubation s'est fixée à 6 jours. On obtenait en peu de jours une culture intense de virus rabique dans les centres nerveux du lapin. Le génie de Pasteur a transformé ces cultures mortelles en vaccin.

L'expérience a montré que les moelles épinières des lapins enragés, desséchées à l'obscurité, perdent peu à peu leur virulence. Quatorze jours après, le virus est tellement affaibli que son inoculation est inoffensive.

En injectant à un chien la moelle de 14 jours, puis celle de 13 jours, puis celle de 12 jours, et progressivement jusqu'à la moelle de 0 jour, on le rend réfractaire à la rage. Le virus le plus fort n'a plus aucun effet sur lui. En 15 jours, on peut immuniser un animal contre la rage. Comme les hommes mordus par les chiens enragés prennent ordinairement la rage en un mois et souvent davantage après la morsure, cette longue incubation pourrait servir à rendre la personne mordue réfractaire.

Le traitement antirabique a donné des résultats merveilleux sur des chiens mordus ou inoculés et, grâce à l'aide de Vulpian et de Grancher, il fut appliqué à l'homme. Des dizaines de milliers de personnes ont été

traitées et la mortalité est inférieure à  $1/2$  %. Moi-même, je suis un « rescapé ». En 1915, en faisant l'autopsie d'un chien enragé, j'ai été blessé par une esquille souillée de matière cérébrale et j'ai dû suivre le traitement antirabique.

Aucun des travaux de Pasteur n'a eu un aussi grand retentissement que la découverte de la prophylaxie de la rage. Le grand public a manifesté sa reconnaissance : une souscription ouverte eut un grand succès ; ainsi fut fondé l'Institut Pasteur.

L'étude sur la rage fut le dernier éclair du génie de Pasteur. Sa santé devenait chancelante, il lui fallut renoncer à la vie de laboratoire. Il a vécu entouré de l'affection de sa compagne admirable, des siens et de ses élèves. Il a vu s'élaborer dans son Institut des travaux dignes de lui : les recherches de Metchnikoff sur la phagocytose, celles de Roux et de Yersin sur les toxines microbiennes, la découverte du bacille de la peste par Yersin. Enfin, il a eu la joie de voir une grave maladie, la diphtérie, jugulée par les travaux de Roux et de Martin.

Pasteur avait révolutionné la médecine. Comme le rappelait le docteur Torkomian, il a eu des contradicteurs irréductibles. La plupart des médecins, et non les moins célèbres, étaient indignés devant l'audace d'un chimiste qui, « absolument étranger à la médecine », ironisaient-ils, venait de bouleverser les doctrines médicales. Les discussions à l'Académie de Médecine étaient souvent très âpres. On l'attaquait au nom de la vieille médecine et de la clinique. Profon-

dément convaincu qu'il défendait la Vérité, Pasteur, à son tour, combattait ses adversaires avec une inlassable ardeur. Et devant le scepticisme et l'indifférence de ses collègues, il s'adressait aux jeunes médecins qui fréquentaient les séances.

Ces jours-là, il quittait l'Académie tout frémissant.

A MM. Valery-Radot, Roux et Chamberland, qui l'attendaient à la sortie : « Avez-vous entendu ? disait-il, à des expériences ils répondent par des discours ! » Et il leur parlait de nouvelles expériences à faire pour mieux confondre ses adversaires. « Je les ferai bien marcher, s'écriait-il, il faudra coûte que coûte qu'ils y viennent. »

Maîtres ! Ils y sont venus. Et ils marchent tous dans la voie resplendissante que tu as tracée.

---

*M. le D<sup>r</sup> Krékorian, secrétaire de l'Union des Médecins Arméniens, lit ensuite la dépêche et les nombreuses lettres de félicitations reçues tant des maîtres français que des médecins arméniens.*

*Nous publions ci-dessus les plus importantes:*

Versailles.

*M. le Président de l'Union des Médecins arméniens de Paris*

Je regrette infiniment de ne pouvoir assister à la réunion de ce soir en l'honneur de Pasteur, je suis retenu à Versailles et dans l'impossibilité absolue de venir à Paris. Veuillez exprimer mes excuses à M. le Professeur Achard qui a su célébrer avec une si grande élévation de pensée et de sentiment et une éloquence si parfaite la mémoire de Pasteur le 27 décembre dernier. Veuillez aussi dire tous mes regrets à M. le Docteur Martin et aux Médecins Arméniens de Paris.

VALLERY-RADOT.

Liège, 20 mai 1923.

MONSIEUR ET HONORÉ CONFRÈRE,

J'ai bien reçu la lettre par laquelle vous m'invitez à assister à la cérémonie que vous organisez à l'occasion

du Centenaire de Pasteur. Je regrette vivement que mon âge, m'obligeant à des ménagements, m'oblige à renoncer à l'honneur que vous voulez me faire.

M'associant à vous pour honorer la mémoire du Maître français, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

D<sup>r</sup> FIRKET,

*Président de l'Académie royale  
de Médecine de Belgique.*

Le 21 mai 1923.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je suis très touché de l'honneur que vous voulez bien me faire en me conviant à la fête que l'Union des Médecins Arméniens de Paris organise le 23 mai en l'honneur de Pasteur.

Retenu à la chambre par une légère indisposition, il me sera malheureusement impossible de me rendre à votre aimable invitation.

J'en suis désolé, car je serai privé du plaisir que j'éprouve toujours à me rencontrer avec des Arméniens, enfants d'une race martyre, amie de la mienne.

Je le regrette d'autant plus que j'aurais été heureux de dire aux médecins arméniens et aux médecins grecs présents à la fête que leur Union, sur le terrain de la science, doit servir d'exemple à tous les Arméniens et à tous les Grecs, car seule leur étroite collaboration pourra, j'en ai la conviction, assurer l'affranchisse-

ment définitif et le bonheur durable de leurs patries.

Le tribut d'admiration et de reconnaissance que, par votre fête, vous apportez à Pasteur — et auquel les savants grecs s'associent de tout cœur — n'est pas seulement juste. Il est réconfortant. Il montre que Arméniens et Grecs n'oublient pas les bienfaits reçus. Ainsi, ils rendront un jour un éclatant hommage à ceux qui, au cours de leurs terribles épreuves nationales, leur auront tendu une main secourable.

Veillez, Monsieur le Président, recevoir et faire agréer par vos confrères, avec l'expression de mon regret, l'assurance de ma bien sincère sympathie.

POLITIS.

MON CHER CONFRÈRE ET AMI,

Je dois assister ce soir à un dîner officiel de réception des médecins étrangers — pour les fêtes de Pasteur. Excusez-moi auprès de vos compatriotes si je ne puis, comme je le désire, leur porter mes remerciements pour leur initiative à rendre hommage au grand Maître.

Mes amitiés et mon meilleur souvenir.

23 Mai 1923

D' TUFFIER.

Paris, 31 mai 1923.

CHER AMI,

Vous allez dire que cela n'est pas la vérité — c'est cependant la vérité! — Je retrouve à l'instant votre

invitation pour le 23 mai. Je suis honteux d'avoir oublié ma promesse d'assister à la réunion que vous aviez organisée.

Excusez cet oubli bien involontaire et croyez que je regrette sincèrement de n'avoir pas pensé au jour convenu, à l'heure fixée... à cet excellent ami qui a nom Cololian.

**Vous pardonnerez.**

Bien amicalement à vous.

*D<sup>r</sup> AVIRAGNET.*

Paris, 21 mai 1923.

MON CHER AMI,

Je suis de tout cœur avec vous et serais venu bien volontiers à votre réunion, mais votre aimable invitation m'arrive trop tard et je suis pris.

Je vous prie de transmettre tous mes regrets et d'agréer, mon cher ami, l'assurance de mes sentiments tout dévoués.

*D<sup>r</sup> LAIGNEL LAVASTINE*

Paris, 24 mai 1923.

MON CHER COLLÈGUE ET AMI,

Je vous remercie de l'invitation que vous avez bien voulu me faire parvenir pour le centenaire de Pasteur.

Je m'excuse et regrette de n'avoir pu me rendre auprès de vous tous pour témoigner, une fois de plus à

l'Arménie combien les Français sont attachés à elle, et reconnaissants du témoignage d'amitié constant que leur donnent les Arméniens.

Tous mes meilleurs sentiments, mon cher ami.

Professeur SICARD.

MON CHER AMI,

Vous avez eu l'aimable pensée de m'inviter à la fête que les médecins arméniens de Paris avaient décidé de célébrer en l'honneur du Centenaire de Pasteur. Je regrette infiniment de ne pouvoir me libérer et d'être empêché de me joindre à vous pour rendre hommage à la mémoire du plus bienfaisant des génies.

Veillez m'excuser auprès de vos confrères et les assurer de ma cordiale sympathie.

Votre tout dévoué

D<sup>r</sup> MORAX

Paris, 24 mai 1923.

MON CHER COLLÈGUE ET AMI,

J'ai espéré pouvoir me rendre hier soir à votre aimable invitation, mais il m'a été impossible de le faire. J'aurais été heureux de vous témoigner, ainsi qu'à vos compatriotes, la grande sympathie et l'amitié que j'ai pour vous et pour votre nation et de vous dire combien

j'ai été cordialement reçu par vos collègues lorsque je leur ai rendu visite en Orient.

Très amicalement à vous.

Professeur LABBÉ.

Paris, 22 mai 1923.

MON CHER CONFRÈRE,

Je vous remercie de votre aimable invitation. Mais vous voudrez bien m'excuser. Ma marche est trop incertaine encore depuis mon accident et je ne sors pas le soir.

Toutes mes félicitations pour votre initiative.

Votre bien dévoué.

FIESSINGER.

MON TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Je regrette vivement de ne pouvoir me rendre à la réunion de ce soir. Et je regrette plus vivement encore de quitter prochainement Paris, ce qui ne privera du grand honneur de présider votre banquet confraternel.

Je me dédommagerai un peu en faisant aux étudiants arméniens, vendredi soir, 1<sup>er</sup> juin, à 18 h. 30, une conférence, rue Las-Cases, sur la métaphysique. Je serais heureux si vous pouviez y assister.

Croyez-moi votre tout dévoué.

Charles RICHET.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'UNION  
DES MÉDECINS ARMÉNIENS A PARIS,

J'ai l'honneur, à l'occasion du Centenaire de Pasteur, de vous témoigner les sentiments d'admiration que les médecins arméniens d'Orient nourrissent à l'égard des œuvres du génial Maître.

**Ces derniers temps on a voulu comparer les œuvres de Pasteur au génie militaire d'Alexandre le Grand ou à celui du grand Napoléon. Quelle comparaison injuste ! Les guerres de conquêtes passent et disparaissent ; leurs conséquences ne peuvent influencer sur le bonheur de l'humanité, tandis que les œuvres de Pasteur sont immortelles, elles ne servent qu'à améliorer, soulager et guérir les souffrances humaines.**

Jamais être humain ne fut aussi grand bienfaiteur de son prochain que Pasteur avec ses découvertes parasitologiques.

Qui de nous n'a pas lu, dans les périodiques, qu'en 1870, les armées furent décimées par la dysenterie et la fièvre typhoïde ? Cette guerre ne dura que six mois, mais les soldats furent plus éprouvés par le fléau épidémique que par le feu de l'ennemi.

M. H. Vincent, médecin inspecteur général, à propos des « découvertes de l'illustre savant et la santé de l'armée », écrit : les résultats obtenus dans l'armée française par l'application des doctrines pastoriennes sont remarquables. La plus redoutable des maladies des guerres, la fièvre typhoïde, après une sévère explosion survenue dans les derniers mois de 1914 et au début de 1915, s'est abaissée très vite.

Avant la mise en œuvre de la prophylaxie et de la vaccination, la mortalité typhoïde à 10,7 en mai 1915, est abaissée à 0 de juin à septembre 1919.

Pendant la guerre turco-russe, l'armée du Danube a perdu 8.290 morts de maladie sur un effectif de 100.000 soldats.

Dans l'armée du Caucase, la proportion des décès dus à la même cause est de 15.190 sur 100.000.

Quand on compare ces chiffres de mortalité montre pendant les guerres anciennes avec ceux d'aujourd'hui, où les épidémies sont presque nulles, on ne peut qu'admirer le talent génial du grand maître.

Honneur à la gloire immortelle du grand Français Pasteur !

D<sup>r</sup> YAHOUB

*Président de l'Union des Médecins  
arméniens à Constantinople.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'UNION  
DES MÉDECINS ARMÉNIENS A PARIS,

Je remercie l'Union des Médecins Arméniens de Paris qui a bien voulu me faire l'honneur de me charger d'apporter un rapport sur une des plus grandes figures qui aient honoré l'humanité.

Louis Pasteur, aussi grand homme que savant, nous nous inclinons devant toi !

De tout ce que Pasteur a fait pour la science appli-

quée au progrès du bonheur des hommes, d'autres plus qualifiés que moi vous l'ont déjà décrit.

Le rôle qui m'est donné est de vous parler du savant qui s'est incliné vers le mal qui frappait des chenilles dont un monde d'agriculteurs vivait : le ver à soie et le sériciculteur.

Le savant est venu et sa science et son travail obstiné ont trouvé le remède du mal (suit une description scientifique de la maladie du ver à soie et de l'histoire de la découverte de Pasteur).

Pasteur intervient, non pas ébloui par la prime promise, mais ému du désastre qui mène une population à la ruine et lèse les intérêts de sa patrie. Il se rend en pleine région séricicole, au Pont-Gisquet, dans le Gard, où il se livre pendant deux ans à de longues et patientes recherches sur la maladie régnante, aidé de Mme Pasteur et de sa fille. Il établit que le mal est non seulement contagieux, mais aussi, ce qui est encore plus redoutable, héréditaire. Arrivé à la connaissance parfaite des causes, des symptômes, des modes de transmission et de contagion, Pasteur fit, en principe, établir sur des bases inattaquables, pour produire désormais des œufs ou graines de vers à soie sains destinés aux élevages des vers.

L'auteur passe ensuite à l'étude des bienfaits de la découverte de Pasteur sur les autres maladies du ver à soie. De plus, M. Torkomian, professeur de sériciculture à Constantinople, étudie les progrès que la grande découverte de Pasteur a fait faire en Turquie, pour la

production des cocons, source de richesse pour le pays et termine sa longue étude en écrivant :

« Que son âme pure et vertueuse se réjouisse pour toujours. Son nom restera immortel sous le beau soleil de notre Orient. »

R. TORKOMIAN,  
*Directeur, Professeur de l'Institut  
séricicole de Constantinople.*

### Monsieur le Professeur ACHARD

En levant la séance, permettez-moi de remercier les organisateurs de cette belle réunion, les orateurs qui ont si dignement célébré la gloire de Pasteur et toutes les personnes qui ont bien voulu se déranger ce soir pour s'associer à cet hommage.

Avant de nous séparer, je vous propose de donner un pieux souvenir à tous ceux qui, là-bas, ont sacrifié leur vie à la cause sainte de la patrie arménienne, et d'envoyer un salut paternel et un encouragement cordial à ceux qui continuent de lutter courageusement pour sa défense, souvent au péril de leurs jours.



